

Anthropologie et Sociétés



**Alain GALLAY : L'archéologie demain, coll. " Sciences ",
Belfond, Paris, 1986, 320 p., fig., glossaire, biblio.**

Jean-Claude Gardin

Volume 10, numéro 3, 1986

Correspondances : la construction politique de l'objet esthétique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006372ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006372ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gardin, J.-C. (1986). Compte rendu de [Alain GALLAY : L'archéologie demain, coll. " Sciences ", Belfond, Paris, 1986, 320 p., fig., glossaire, biblio.] *Anthropologie et Sociétés*, 10(3), 201–203. <https://doi.org/10.7202/006372ar>

COMPTES RENDUS



Alain GALLAY : *L'archéologie demain*, coll. « Sciences », Belfond, Paris, 1986, 320 p., fig., glossaire, biblio.

Si l'archéologie est devenue « science de la signification des objets », comme on l'écrivait en 1984 dans cette revue même (Vol. 8, no 1, p. 2), le livre d'Alain Gallay est aujourd'hui sans nul doute le meilleur manuel de cette science-là. Son intérêt est à ce titre plus large : les questions soulevées à propos de l'interprétation des objets archéologiques se posent de la même manière pour les commentateurs scientifiques de toute espèce de faits humains et c'est d'ailleurs à une « anthropologie générale » que se réfère explicitement l'auteur lorsqu'il précise après un long préambule le but de son étude (p. 100). Celle-ci porte sur les démarches intellectuelles de l'archéologue : les techniques particulières auxquelles sont habituellement consacrés les traités d'archéologie (méthodes de fouille, procédés de datation, analyses physico-chimiques, etc.) ne sont évoquées que dans la mesure où l'emploi qu'on en fait est ou devrait être subordonné aux démarches en question.

Le plan du livre est commandé par cette vision élevée des choses, où l'on donne aux opérations de l'esprit une précedence sur les pratiques de terrain. L'exposé commence ainsi par un rappel des principales « approches théoriques » successivement apparues dans la discipline (Chap. 2) et qui gardent chacune leurs adeptes jusqu'à ce jour : a) l'archéologie descriptive, où se retrouvent à la fois les esprits sceptiques à l'égard de toute théorie et ceux qui trouvent simplement leur bonheur dans « l'établissement des faits », entendus dans le sens le plus matériel; b) l'archéologie événementielle, où l'on s'attache encore à la restitution des faits mais dans la perspective plus ambitieuse d'une histoire des peuples, de leurs contacts et de leurs mouvements, établie à partir des vestiges matériels; c) l'archéologie anthropologique, tournée vers la reconstitution des systèmes caractéristiques de telle ou telle société ancienne, sur des plans variés (économique, social, politique, etc.), ainsi que des processus qui sont censés régir le passage d'un état du système à l'autre, selon certaines lois d'évolution plus ou moins générales; d) l'archéologie contextuelle, qui préfère à la recherche de lois générales l'étude de phénomènes par essence particuliers, locaux, notamment les systèmes symboliques propres aux sociétés anciennes, reconstitués à l'aide de raisonnements où le comparatisme ethnologique tient une grande place.

L'auteur expose les limites respectives de ces quatre voies, pour aboutir à une première esquisse de la sienne (p. 97-99), fondée sur deux principes : a) « l'opposition symbole-réalité » qui caractérise l'activité scientifique en général, l'observateur bâtissant des systèmes symboliques de représentation (description et interprétation confondues) qui constituent l'ordre cognitif à ses yeux le plus efficace, à un moment donné; b) l'impératif de la validation, les systèmes et les ordres proposés n'ayant de réalité, selon les règles du jeu scientifique, que s'ils se prêtent à des tests capables d'établir cette efficacité, c'est-à-dire la « prise » relative qu'ils nous donnent sur le genre de phénomènes étudiés (prédictions, diagnostics, reproductions).

La philosophie générale du livre apparaît dès lors clairement : l'archéologie demain suivra les chemins ordinaires de la science, en édifant des constructions symboliques relatives aux gens et aux choses d'autrefois qui devront prévoir, dans leur conception même, les faits de nature à confirmer ou infirmer leur crédibilité. À cette étape de l'exposé, A. Gallay semble avoir pressenti une des objections qui ne manqueront pas de lui être adressées, touchant le caractère inapplicable, voire indésirable de ces « tests de variables » dans les sciences de l'homme, pour toutes les raisons habituellement invoquées dans ce cas. L'une d'elles est la singularité des cultures, l'irréversibilité des événements : l'auteur montre dans le chapitre suivant, intitulé « Une fausse alternative ? Histoire ou Science », que la biologie de l'évolution s'est constituée dans une situation semblable et qu'il n'est pas contre nature de chercher à bâtir des théories relatives à des séquences singulières d'événements uniques. Ce chapitre est l'un des plus

originaux du livre et je ne saurais trop en recommander la lecture à tous ceux que gêne encore le projet d'une science historique ou plus généralement humaine calquée sur le modèle des sciences naturelles. Plutôt que d'en trahir la substance par un résumé trop court, je préfère m'étendre davantage sur la démarche interprétative elle-même, à laquelle tout le reste du livre est consacré.

Alain Galloway prend soin de rappeler d'abord les fragilités de la base empirique sur laquelle les archéologues sont contraints d'édifier leurs constructions. « De la vie aux vestiges » (titre du Chapitre IV), les facteurs qui font que nos corpus d'observations sur le terrain sont ce qu'ils sont échappent pour la plupart à notre contrôle : nous ignorons le plus souvent ce que « représentent » (au sens statistique du mot) les ensembles d'objets, de sites ou de monuments que nous étudions, par rapport aux populations parentes que visent nos propositions théoriques. Il ne s'ensuit pas que nous devions rester muets; mais certaines précautions sont à prendre, d'ordre logique et non pas mathématique, pour « conférer [à nos scénarios] une meilleure stabilité en limitant nos prétentions ». « Ce livre », poursuit l'auteur, « aimerait contribuer à cette modification des mentalités » (p. 155).

Certains ne manqueront pas de fustiger ces conseils ascétiques, commodément taxés de stérilisants pour la circonstance; j'y vois pour ma part un des mérites du propos, contre les débordements à la longue ennuyeux d'une pensée indifférente aux faiblesses de ses bases. Sous le titre de « Stratégies pour une connaissance », la deuxième partie du livre prolonge cette exploration aux limites du savoir accessible en archéologie. Les limites les plus excitantes, si j'ose dire, sont celles qui touchent à l'interprétation elle-même, une fois le corpus tant bien que mal constitué. Quoi de plus excitant, en effet, que de s'embarquer dans la longue quête à laquelle Alain Galloway nous convie, à la recherche des faits qui justifient nos inférences dans toute espèce de constructions, historiques ou anthropologiques ? Tel est l'objet du Chapitre V; l'auteur y présente d'abord « les mécanismes de l'interprétation », dans des cadres formels dont il me laisse la paternité et que je ne puis par conséquent qu'admirer. Plus sérieusement, je n'en vois toujours pas de plus efficaces pour commencer à voir clair dans le foisonnement de théories et d'interprétations qu'il nous faut tout à la fois produire et consommer, selon des schémas intellectuels ou institutionnels dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils prêtent à réflexion. Celle-ci aboutit inévitablement, lorsqu'on la pousse assez loin, à la mise en évidence des fondements ethnologiques ou idéologiques sur lesquels s'appuient nos interprétations, de façon explicite ou non. Il n'y a là au demeurant rien de choquant, dans la mesure où l'on voit mal qu'il puisse en aller autrement ... L'intérêt de l'argumentation d'Alain Galloway est qu'elle est accompagnée d'exemples nombreux, tirés de la littérature archéologique ou ethno-archéologique, où l'on prend la mesure du caractère souvent indécidable des théories avancées pour expliquer tel ou tel ensemble de faits archéologiques. Dans bien des cas, l'indécision vient non pas de l'insuffisance des précédents ethno-historiques qui pourraient étayer nos inférences, mais, plus fondamentalement, du fait que certaines d'entre elles ne peuvent tout simplement pas être établies « sur la base des seuls faits matériels » (p. 181).

Les conséquences que tire l'auteur de ce constat vont à nouveau dans le sens de la retenue : il y a des questions qu'il faut avoir la sagesse de ne point traiter, en archéologie, alors même qu'elles portent sur les aspects les plus intéressants de l'histoire humaine — structures sociales ou politiques, idéologies, pensée symbolique — au moins tant que l'on n'a pas trouvé les cheminements logiques qui pourraient relier en l'espèce les propositions interprétatives aux observations empiriques (ou l'inverse).

Ayant ainsi limité ses ambitions à une certaine gamme de propositions décidables, l'archéologue pourra définir une stratégie de recherche apte à lui fournir le type d'observations voulues sur le terrain, par des fouilles, des prospections et des enquêtes paléo-écologiques appropriées. Reste ensuite à formuler ces observations dans une langue ou un système de représentation convenables, puis à les ordonner en classes, par des voies intuitives ou formelles; c'est en effet sur ces classes, le plus souvent, que s'appuiera en dernière analyse le raisonnement interprétatif proprement dit, pour établir les conclusions ou les hypothèses voulues.

Ainsi s'achève l'ouvrage, par là où d'autres eussent peut-être commencé : « la recherche d'un ordre » (Chapitre VI) et « l'établissement des faits » (Chapitre VII). Ce parti, dont j'ai indiqué plus haut les raisons, pourra causer quelques surprises : peut-on ordonner des faits, par exemple, avant de les avoir établis ? L'anomalie apparente vient du mode d'exposition choisi, où l'on part de l'hypothèse pour arriver aux faits qui l'étayeront sur le terrain. L'auteur sait mieux que quiconque le caractère

artificiel de ce cheminement, fort éloigné de la façon dont s'échafaudent nos constructions dans la réalité. Aussi bien ne prétend-il pas décrire la *genèse* des significations que l'archéologie prête aux objets; conscient de la complémentarité des voies inductives et déductives du raisonnement, il a seulement choisi, nous dit-il, « d'insister sur le point de vue qui paraît actuellement le plus négligé » (p. 156, en italiques dans le texte), à savoir le point de vue hypothético-déductif. Dans cette vision, l'on embrasse les constructions scientifiques dans le sens en quelque sorte descendant, du monde des idées au monde des faits, des concepts aux percepts, sans pour autant interdire que d'autres les appréhendent dans le sens inverse s'ils le tiennent pour plus « naturel ».

L'on aurait tort en conséquence de faire à l'auteur un mauvais procès sur ce terrain, à la manière de ceux que nombre de chercheurs en sciences humaines sont prompts à dresser « contre la méthode », dans le sillage d'un Feyerabend mal compris. Le propos du livre n'est pas d'introduire une secte méthodiste de plus sur la scène à cet égard archi-comble de l'archéologie — où, après les éclats et éclatements d'une archéologie « nouvelle » il y a 20 ans, nous avons aujourd'hui l'archéologie processuelle, systémique, structurale, cognitive, symbolique, contextuelle, sémiotique, et j'en passe — mais plutôt de montrer qu'une seule et même famille de problèmes demeurent posés à travers toutes ces variantes de la pensée archéologique : de quoi sont faites nos constructions, à quelque école qu'elles se rattachent ? Quels en sont les constituants véritables, en termes de systèmes symboliques (représentation) et d'opérations logiques ou para-logiques (argumentation) ? Sur quelles bases ces opérations sont-elles justifiées ? Comment ou pourquoi décidons-nous d'adhérer aux unes (constructions d'ensemble ou opérations élémentaires) alors que d'autres sont également plausibles au regard de nos connaissances empiriques du moment ?

Et caetera : il y a bien comme un air de famille, aussi, entre ces questions et celles que l'on aborde aujourd'hui dans le champ plus large des sciences humaines, à des enseignes variées — épistémologie pratique, logicisme, intelligence artificielle, par exemple, pour m'en tenir à mes propres enseignes, hissées selon les circonstances au fronton d'une entreprise apparentée à celle d'Alain Galloway. L'intelligence artificielle, en particulier, est évoquée en bonne place par ce dernier, qui voit dans les systèmes experts « un excellent moyen de mettre en évidence les failles et les lacunes de nos raisonnements habituels ... (et par là même de) faire évoluer notre savoir vers une plus stricte maîtrise de nos interprétations » (p. 205). L'auteur présente en annexe une étude de cas particulièrement éclairante à cet égard, visant ses propres écrits sur un sujet archéologique précis : « les mouvements de population qui ont affecté le peuplement de l'Europe à la fin du Néolithique » (p. 183-195). La reconstruction de ces textes sous forme de chaînes d'inférences « Si p alors q » conduit l'auteur à s'interroger sur les fondements de celles-ci, à côté d'autres qui lui viennent alors à l'esprit, également plausibles à partir des mêmes prémisses : « Si p alors r , ou s , ou t », etc. Ainsi s'échafaudent un « arbre de toutes les dérivations possibles », dessinant comme un « éventail » des explications concurrentes, au lieu de la seule « pyramide » initiale. Alain Galloway met ici le doigt sur un aspect particulièrement fécond de l'analyse logiciste et de ses prolongements informatiques, que nous appelons dans notre jargon le « cumul des expertises » (voir par exemple l'étude de M.S. Lagrange et M. Renaud sur ce sujet dans J.C. Gardin *et al.*, *Systèmes experts et sciences humaines : le cas de l'archéologie*, Eyrolles, Paris 1986). Mon seul regret est que cette belle illustration des vertus de la « pensée réfléchie », selon l'image teilhardienne amplifiée jadis par Leroi-Gourhan (*Le Geste et la Parole*, vol. 2, p. 259, Albin Michel, Paris, 1964-65), se trouve reléguée dans une annexe où elle risque de passer inaperçue, alors qu'elle constitue à mes yeux une des pièces essentielles de la démonstration de ce que sera, sous cette forme ou d'autres, et sans tambours ni trompettes, l'archéologie demain.

Jean-Claude Gardin
EHESS - CNRS
Paris